

L'ÉDITION CRITIQUE DES TEXTES GRECS ANCIENS

FRANÇOIS JOUAN
Université de Paris X Nanterre

L'édition critique est la base du travail philologique pour toute recherche impliquant des textes littéraires grecs. Son but est double: fournir au lecteur un texte aussi proche de l'original que nos moyens scientifiques le permettent; lui procurer également grâce à l'apparat critique de bas de page toutes les variantes significatives offertes par les témoins de la tradition et les meilleures conjectures savantes: ainsi sera-t-il à même de remettre – s'il y a lieu – en question les choix textuels de l'éditeur. Cette tâche est dans une large mesure une ascèse: elle exige beaucoup de travail, de minutie et de rigueur, car elle doit commencer par une lecture directe de toutes les sources connues du texte à éditer et des recherches antérieures; elle demande une connaissance sûre, non seulement du grec en général, mais aussi des habitudes de style de l'auteur et de sa place dans l'histoire des idées. Elle demande encore, nous le verrons, la maîtrise de plusieurs disciplines spécialisées. Celles-ci s'enseignent dans un certain nombre d'universités et d'instituts de recherche, mais ce savoir peut être acquis par un travail solitaire, appuyé sur d'excellents outils de travail de tous ordres. Ce sont ces indications dont nous voudrions fournir ici l'essentiel.

Donner au public une bonne édition critique est peut-être plus difficile que de lui offrir un brillant exposé littéraire sur un auteur ou sur un problème littéraire. La tâche de l'éditeur de texte peut sembler plus humble, mais son rôle scientifique est essentiel. Car on ne peut plus fonder un travail scientifique sur des éditions bilingues courantes, comme celles de la Collection Loeb, ou de médiocres éditions "critiques" du XIX^{ème} siècle (comme la plupart des "Didot"). Je me souviens de l'exposé d'un historien qui s'appuyait sur le texte d'une édition Loeb et s'était fourvoyé sur un point essentiel, faute de connaître une variante importante que lui aurait fourni une édition critique. On pensera aussi qu'en regard de certains travaux rapidement périmés, l'"espérance de vie" d'une solide édition critique s'établit sur des décennies, parfois sur plus d'un demi-siècle: qu'on pense au Thucydide de Hude, à l'Euripide de Murray ou au Li-

banios de Foerster. Ajoutons que ce travail a le mérite d'opérer dans le concret, au plus près des textes, et offre des joies modestes, peut-être, mais concrètes, du maçon qui, brique après brique, édifie un mur qui défie le temps. Et l'on sait ce qu'il en va d'un bel édifice dressé sur des fondations ruineuses!

Pourquoi, dira-t-on, de nouvelles éditions critiques? Il en existe déjà de satisfaisantes pour la plupart des grands textes. C'est vrai, en gros, pour les auteurs principaux; et à leur sujet, il ne serait peut-être pas nécessaire de refaire ce qui a été bien fait. On pourrait imaginer à ce propos un processus légal qui permettrait d' "emprunter" un texte bien établi pour y joindre une traduction ou un commentaire dans la langue de l'emprunteur.¹ Ce souhait, plusieurs fois formulé dans des conclave de philologues, reste malheureusement à ce jour un vœu pieux!. Mais il y a des exceptions, parfois surprenantes, et il reste une masse de textes, mineurs ou tardifs, loin d'être dépourvus d'intérêt, et pour lesquels l'édition la plus récente est une "vieille Teubner" de plus d'un siècle, voire une édition du XVIIIème siècle qu'on ne peut vraiment qualifier de critique. Du reste, il n'est guère d'édition critique, même de qualité, qui ne puisse s'améliorer sur un point ou un autre. Mais il faut bien s'entendre: "démarquer" une édition antérieure en se contentant de changer le texte çà et là par l'insertion de variantes ou de conjectures écartées par le prédécesseur, – ce qui, hélas, s'est réalisé plus d'une fois, – n'est pas faire oeuvre d'éditeur.

Le processus que nous allons décrire pour la confection d'une édition critique suppose par postulat que l'on part *ex nihilo*, ce qui est, bien sûr, une utopie: même si les modèles sont médiocres, ils existent pratiquement toujours, et les travaux antérieurs peuvent épargner de longues et pénibles collations de témoins inutiles. Mais même une recherche soignée peut comporter des accroc. Je me permettrai ici un exemple personnel: éditant un texte de Dion Chrysostome, je m'appuyais sur l'édition réputée de Hans von Arnim (Berlin, 2v, 1893-1896). Mes collations coïncidaient presque toujours avec les siennes, sauf pour un *Parisinus*, un des manuscrits de base, où nous étions continuellement en désaccord. Comme Arnim avait eu l'honnêteté de préciser dans sa *Préface* qu'il avait confié cette collation à "un sien ami en séjour à Paris", j'ai pu vérifier que cet ami avait collationné un *autre* manuscrit de Dion portant un numéro voisin. Mais nul ne s'en était aperçu durant soixante-dix ans...

Ceci pour rappeler que, comme dans tous les compartiments de la recherche, la confiance dans les travaux antérieurs n'exclut pas les vérifications, en sorte que tel ou tel des préceptes qu'on trouvera ci-dessous gardera son utilité, à un moment ou un autre, certaines étapes restant de toute façon indispensables pour le bon aboutissement du projet.

Les "sources primaires" de l'édition sont constituées par les témoins antiques et médiévaux du texte: pour certains auteurs, des papyrus, presque toujours fragmentaires, échelonnés de la fin du IVème siècle av.J.C. au VIème après; mais pour à peu près tous, des manuscrits by-

¹ Cela se fait parfois sans entente préalable, mais c'est illégal!

zantins en écriture minuscule, copiés entre le IX^{ème} et le XVI^{ème} siècle, soit en Orient, soit, surtout à la fin de la période, en Occident. On y joindra les "sources secondaires", c'est-à-dire les citations de ces textes par d'autres auteurs, antiques et byzantins, qui offrent parfois un texte plus pur que celui qui s'est déformé au cours des siècles de la transmission.

Les étapes successives de l'édition de textes sont donc:

1. *La recherche des témoins*: papyrus (s'il y a lieu), manuscrits et testimonia.
2. *La collation des témoins*, pour réunir les variantes.
3. *L'établissement des familles de manuscrits*, et la constitution d'un *stemma*.
4. *La détermination des manuscrits qui seront retenus pour l'édition*.
5. *L'inventaire des conjectures de philologues*.
6. *La critique textuelle et l'établissement du texte*.
7. *La rédaction de l'apparat critique et la préparation du document pour l'impression*.

LA RECHERCHE DES TÉMOINS

Toutes les éditions critiques fournissent une liste des manuscrits connus de l'auteur. Dans les plus récentes, cette liste est à peu près complète. Il s'y ajoute en général la référence aux travaux concernant l'histoire du texte. Néanmoins, pour des textes qui n'ont pas été édités depuis longtemps, une recherche systématique peut être nécessaire, et cela à travers les catalogues de collections de manuscrits.

Pour un premier contact, citons un ouvrage ancien, mais qui garde encore son utilité:

Paul MASQUERAY, *Bibliographie pratique de la littérature grecque* (des origines à la fin de la période romaine), Paris, Klincksieck, 1914 (pour chaque auteur, une liste des principaux manuscrits, des éditions de scholies, des éditions du texte, générales ou partielles, des lexiques, des traductions françaises et des principaux travaux à consulter, y compris sur la critique de textes).

PAPYRUS. Un répertoire indispensable:

R. A. PACK, *The Greek and Latin Literary Texts of Greco-Roman Egypt*, 2. éd., Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1965. Il faut toujours mentionner le numéro de Pack². La seule source importante exclue est celle des Papyrus d'Herculanum. 3.100 numéros, avec référence à l'*editio princeps* et aux principaux travaux. Mais nombre de papyrus littéraires ont été publiés depuis, et une troisième édition se prépare au *Centre de Documentation photographique des papyrus littéraires* de l'Université de Liège (Place du XX août, B4000 Liège). Quelques éléments du futur catalogue ont été publiés (papyrus médicaux ou tragiques). On peut consulter ce centre pour un auteur particulier.

MANUSCRITS. Plus de 56.000 manuscrits grecs sont recensés dans le monde entier. La majorité est regroupée dans les grandes bibliothèques (plus de mille respectivement à Florence, Vatican, Paris, Mont Athos, Athènes, Oxford, Venise, Milan, etc., mais plus de 600 bibliothèques comptent au moins 20 manuscrits). Un guide précieux dans cet univers:

M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*, 3^{ème} éd. entièrement refondue par J. M. OLIVIER. Turnhout: Brepols, 1995, p. XVI-953 (2.507 Notices). Le catalogue d'une bibliothèque mineure peut révéler un manuscrit qui a échappé à l'attention des éditeurs.

Sur ce monde des manuscrits grecs, on aura une idée de la bibliographie sur trente ans dans:

J. IRIGOIN, "Les manuscrits grecs", 1931-1960, dans *Lustrum*, 7, 1962, p. 5-93.

Environ 5.000 de ces manuscrits ont une réelle importance pour le philologue, le reste étant formé de copies se situant en majorité aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles.

LA COLLATION DES TÉMOINS

PAPYRUS. Tous les éditeurs de papyrus littéraires donnent de ces textes une lecture et une transcription qui ne nécessitent pas en général un accès direct au fac-similé. Si l'on a toutefois besoin d'une initiation à la papyrologie, on pourra recourir aux ouvrages suivants, comportant des planches:

E. G. TURNER, *Greek Papyri. An Introduction*, Oxford, Clarendon Press, 1968.

M. NORSI, *La scrittura letteraria greca*, Florence, Calderini, 1935.

N. H. ROBERTS, *Greek Literary Hands (350a.C.-400p.C.)*, Oxford, Clarendon Press, 1956.

MANUSCRITS. Leur lecture relève de la *Paléographie*, science de l'écriture et de la matière à écrire, à laquelle s'ajoute l'histoire et la datation des manuscrits, du VIII^{ème} au XVI^{ème} siècle. La *Codicologie*, elle, s'intéresse surtout à l'aspect matériel du manuscrit (composition, disposition, reliure, commerce, etc.). Toutes deux entrent dans la discipline plus générale de l'*Histoire des Textes*. On citera deux excellents manuels d'initiation:

A. DAIN, *Les manuscrits*, Paris, Belles Lettres, 1949.

R. DEVREESE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, Klincksieck, 1954 (18 Pl.).

Pour des travaux plus approfondis, on pourra citer:

E. MIONI, *Palaeografia greca*, Padoue, Liviana Editrice, 1973.

J. BOMPAIRE – J. IRIGOIN (éd.), *La Paléographie grecque et Byzantine*, Paris, CNRS, 1977, 587p. (Actes d'un colloque international tenu à Paris en 1974).

D. HARLFINGER (éd.). *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, Darmstadt,

Wissensch. Buchgesellschaft, 1980 (collection d'articles).

L'éditeur de textes grecs, pour sa part, est surtout tenu de savoir lire les manuscrits. Cette lecture exige un apprentissage à base d'exercices répétés, pour lesquels il lui faudra recourir à des traités d'initiation, de préférence accompagnés de planches avec transcription. Quelques titres:

B. A. VAN GRONINGEN, *Short Manual of Greek Palaeography*², Leyde, Sitjhoff, 1955.

Th. LEFORT – H. COCHEZ, *Palaeographische Album*, Louvain, 1932; réimp. 1943.

WATTEMBACH, *Scripturae graecae specimina*⁴, Leipzig, 1936.

R. BARBOUR, *Greek Literary Hands (a. d. 400-1600)*, Oxford, Clarendon Press, 1981 (110 Pl.).

N. WILSON, *Mediaeval Greek Bookhands*, 2 fasc., Cambridge Mass., 1972.

De nombreux autres recueils de planches, et même des fac-similés entiers de manuscrits de grands textes (Homère, Euripide, Platon...) peuvent tous servir à des exercices de lecture.

L'*onciale*, qui prolonge l'écriture des papyrus, est facile à lire, mais elle ne concerne qu'un très petit nombre de textes profanes. La *minuscule ancienne* est née dans les centres de copie byzantins vers le début du IX^{ème} siècle: elle permettait d'économiser la matière à écrire (parchemin) et d'accélérer l'écriture. Elle est assez facile à lire avec un peu de pratique. Dans la seconde moitié du X^{ème} siècle se développent, dans l'*onciale moyenne*, (950-1.100 environ), deux pratiques qui compliquent pour nous la lecture: les ligatures et les abréviations. Les *ligatures* permettent au scribe d'écrire d'affilée plusieurs lettres sans avoir à lever la plume, d'où e gain de temps, mais cela entraîne la déformation des lettres qu'il devient difficile d'identifier. Les *abréviations*, qui se multiplient en particulier dans la *minuscule nouvelle* (XII^{ème}-XIV^{ème} s.) permettent encore des économies de place et de temps. Elles sont de divers ordres: abrègement de fins de mots (*arctatio*), abréviation sténographique de petits mots et de syllabes, types empruntés à certains domaines (abréviations liturgiques ou astronomiques). On en trouvera des nomenclatures dans les manuels (par exemple V. GARDTHAUSEN, *Griechische Palaeographie*, II, 1913, p. 319-352, et surtout T. W. ALLEN, *Abbreviations in Greek Manuscripts*, Oxford, Clarendon Press, 1889; réimp. Hildesheim, G. Olms, 1967 (11Pl.). Mais il faut en mémoriser les plus courantes.

Comment se procurer les fac-similés de manuscrits (photographies ou microfilms) nécessaires? On peut s'adresser directement aux départements des grandes bibliothèques où les manuscrits sont conservés. On aura plus souvent intérêt à se tourner vers l'*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Section Grecque* (52 rue du Cardinal-Lemoine 75005 Paris, tél. 01.44.27.18.70), dont les riches collections de fac-similés comportent la plupart des témoins nécessaires au travail philologique.²

² Il est dans certains cas nécessaire de vérifier des lectures sur l'original ("autopsie"), par soi-même ou grâce à un mandataire compétent.

Comment, maintenant, mener à bien une collation? On partira de la photocopie d'une édition antérieure – autant que possible celle qui admet le moins de conjectures de philologues –,³ découpée page par page, chacune étant collée sur une des doubles feuilles d'un cahier, ou sur une feuille blanche ménageant un espace généreux pour la mention des variantes. Il sera pratique d'utiliser pour chaque manuscrit une encre de couleur différente. On notera avec soin, non seulement les variantes, mais aussi les corrections de première, seconde ou troisième main, les ajouts interlinéaires ou marginaux, le début et la fin de chaque folio et son numéro, bref tout ce que nous "dit" le manuscrit sur son histoire.

Faut-il collationner *tous* les manuscrits d'un texte? En stricte logique, il faudrait répondre affirmativement. En général, c'est à la fois impossible, car ils sont trop nombreux, et inutile, car beaucoup ne sont que des copies sans intérêt. Il faut, dans un premier temps, faire confiance aux précédents éditeurs et ne retenir que les meilleurs représentants de chaque famille. Il sera temps, ensuite, de rectifier ce choix, si des sondages prouvent l'utilité d'un témoin jusque-là négligé.

On complètera cette collation en rassemblant les variantes fournies par la tradition indirecte, c'est-à-dire les citations (ou allusions) des auteurs plus récents, antiques ou byzantins. On trouvera ces références, soit dans l'apparat critique des éditions, soit dans la rubrique des *testimonia*, *testes* ou *loci similes* placés entre le texte et l'apparat critique, soit dans un *Appendix conjecturarum* en fin de volume. Il appartiendra au nouvel éditeur de compléter ces listes, si ses recherches lui permettent de découvrir d'autres références.

LA CONSTITUTION DES FAMILLES ET LA RÉDACTION D'UN *STEMMA*

Jusqu'ici la tâche, quoique exigeant une attention soutenue, était en quelque sorte mécanique. L'étape suivante fait plus largement appel à la réflexion. Le problème est celui des moyens à employer, à partir de cette masse de documents, pour déterminer les "familles" de manuscrits représentant les différents rameaux d'une tradition qui remonte jusqu'à l'auteur. Empiriquement, la concordance à peu près constante des leçons donne déjà de sûres indications sur les rapports des manuscrits entre eux. Mais depuis un siècle et demi, on a imaginé des méthodes de classement qui s'appliqueraient à tous les cas: classement fondé sur les *fautes communes* (Lauchman, 1842), sur les *accidents de matière et de copie* (Clarke, 1918), sur les *variantes communes* (Dom Quentin, 1926; Dom Froger, 1968, avec utilisation de l'ordinateur), sur l'*examen des données extra-textuelles* (Dain, 1932). Les études théoriques, assoupies pendant quelques décennies, connaissent de nouveau un regain de vigueur. Quoi qu'il en soit, l'utilisation au moins des trois derniers procédés est souvent à combiner pour dé-

³ Certains utilisent la photocopie d'un manuscrit, mais c'est moins pratique.

terminer non seulement les groupes de manuscrits mais les rapports chronologiques et de filiation, parfois complexes, à l'intérieur d'un même groupe.

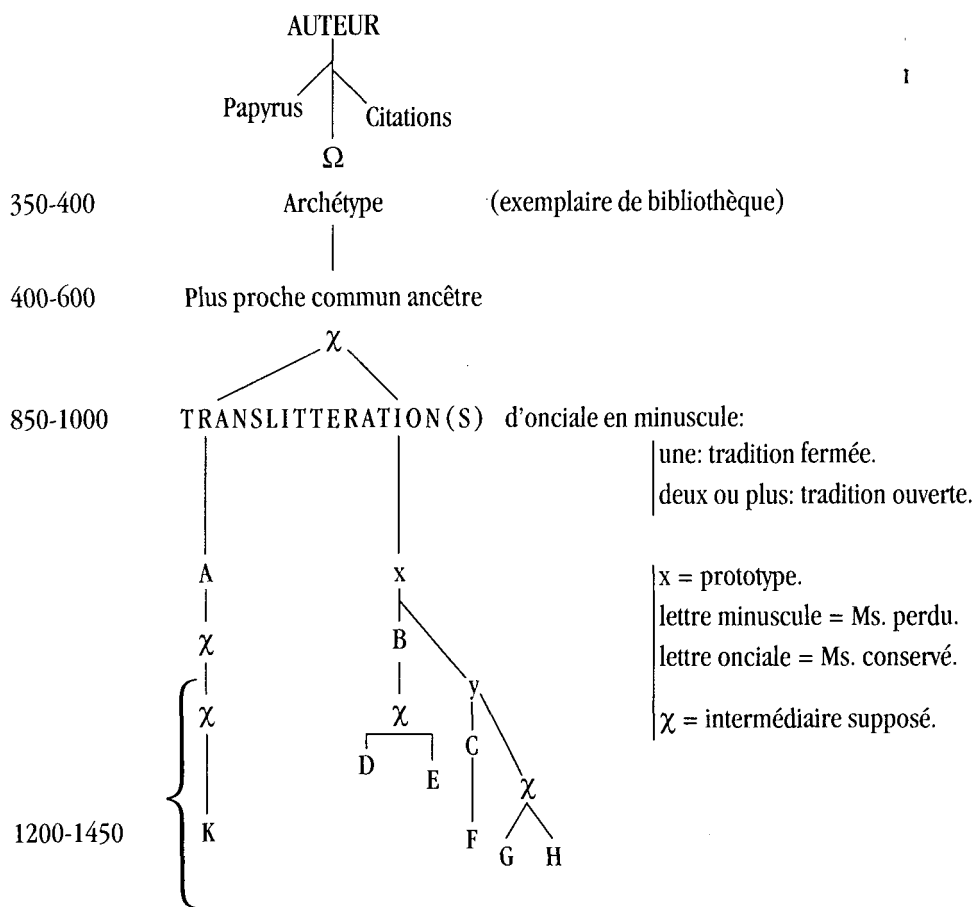
Lorsque les témoins sont nombreux (par ex. textes bibliques, Homère) et l'œuvre étendue, la collecte des variantes devient énorme. On a tout naturellement songé, dans la seconde moitié de ce siècle, à utiliser les ordinateurs pour le classement des variantes. Les premiers essais, pratiqués sur l'énorme corpus des textes bibliques, ont été peu concluants, mais depuis les méthodes se sont affinées. Un important colloque international, tenu à Paris en 1978, a été consacré à ces problèmes: J. IRIGOIN – G. P. ZARRI, (éd.), *La pratique des ordinateurs dans la critique des textes*, Paris, CNRS, 1979, 190p. Les exposés et les discussions ont montré beaucoup de variétés, et même de divergences, dans les méthodes élaborées, en sorte qu'on a dû diviser les communications sous trois rubriques: méthodes statistiques, méthodes algorythmiques, méthodes formelles. L'utilité de ces procédés n'est pas contestable, mais naturellement le tri opéré par la machine ne peut être que quantitatif, et non qualitatif, et il va de soi que les ordinateurs ne sont pas en état de faire une collation directe des manuscrits: la main de l'homme doit intervenir d'abord, et son cerveau ensuite!

Les recherches de "l'école française" (C. Graux, A.-M. Desrousseaux, A. Dain, J. Irigoin) ont eu le mérite de mettre l'accent sur deux points. Le premier est le fait que, quelle que soit sa valeur intrinsèque, un manuscrit ne doit pas être considéré isolément, mais comme un jalon dans la suite des témoins qui nous ont transmis l'œuvre antique à travers les siècles. A ce titre, c'est un élément constitutif de l'*histoire du texte* de l'auteur, qui va de l'original aux derniers manuscrits, contemporains de la naissance de l'imprimerie. A ce type de travaux se rapportent des ouvrages de valeur, que nous rappellerons seulement par le nom de l'auteur grec et du philologue qui a tracé l'histoire de ses œuvres: Platon (Alline, 1915); Aristophane (Boudreaux, 1919); Enée le tacticien (Dain, 1946); Pindare (Irigoin, 1951); Aratos (J. Martin, 1956); Quintus de Smyrne (Vian, 1959). Parmi les travaux de "l'école italienne", un grand livre est consacré à l'histoire des textes: G. PASQUALI, *Storia delle tradizioni e critica del testo*, Florence, 1952.

Le second point est l'étude du manuscrit comme un objet – et un objet considéré comme précieux – qui a sa propre histoire: il est né en un temps et un lieu précis, de la main d'un scribe qu'il est assez souvent possible d'identifier, écrit soit sur du parchemin, soit sur un papier dont on peut déterminer l'origine et la date par le filigrane. Il a eu une vie parfois agitée, ponctuée de voyages (d'Orient en Occident, notamment), passant de main en main, prêté, vendu ou légué, pour aboutir en général dans une grande collection publique. Ces aventures l'ont marqué de plaies et de bosses: avaries, mouillures, pages écornées ou arrachées, rongées par les rats ou percées par les vers. Ou encore des folios ont été déplacés à l'occasion d'une nouvelle reliure. Il arrive même que le manuscrit ait été démembré en deux ou trois parties. Tous ces accidents, légers ou graves, auront d'évidentes répercussions sur les copies ul-

térieures faites sur ce témoin. D'autres indices viennent des diverses mentions portées autour du texte par le scribe, les correcteurs, ou encore les propriétaires successifs, dont certains ont traité le manuscrit comme un "livre de raison". Autant d'indications précieuses pour dater les témoins et reconstituer les lignées.

Lorsque l'histoire du texte est considérée comme suffisamment établie, il est possible de la représenter graphiquement sous la forme d'un *stemma* (on disait au début un *schéma*). Celui-ci, à la différence de l'arbre généalogique des familles humaines, se développe de haut en bas. Nous proposerons ci-dessous un schéma purement théorique, mais qui reproduira les étapes normales de l'histoire d'un texte grec antique.



Dans un tel schéma, les manuscrits utiles pour l'édition seraient: A pour la première famille; B, C, G, H, pour la seconde, puisque les autres (K, D et E, F) sont des copies de manuscrits existants. Ils ne peuvent guère qu'ajouter des erreurs, les corrections "savantes" justifiées étant très rares.

Outre la matérialisation des familles, les données traduites par le *stemma* devraient permettre de remonter de proche en proche vers le haut de la tradition, donc vers l'auteur. Par exemple dans le schéma ci-dessus, l'accord de G et de H fournirait le texte de leur modèle commun, puis l'accord de celui-ci et de C, la leçon de y (perdu), etc. Mais l'expérience prouve qu'on ne peut franchir la barrière de la translittération.

Le parti éditorial qui résulte de ces recherches est de prendre en compte un nombre restreint de manuscrits (à la limite, l'édition de DAIN-MAZON (Belles Lettres) se fonde sur l'unique manuscrit L). En définitive, le but paradoxal serait d'établir l'édition sur les manuscrits perdus.

Cependant, on a nié la valeur exemplaire du *stemma* et parfois dénoncé "l'idéologie stématique". Les conséquences tirées de cette conception de la tradition du texte pour la pratique de l'édition ont été contestées en particulier par ce qu'on peut appeler "l'école de Cambridge" (D. Page, J. Diggle, R. D. Dawe...) dans la mesure où elle postule *a priori* l'étalement des branches de la tradition. Ces philologues estiment au contraire que, surtout dans les cas de tradition ouverte, des contaminations "horizontales" entre les familles se sont produites très tôt (cf. E. D. DAWE, *The Collation and Investigation of the Manuscripts of Aeschylus*, Cambridge Univ. Press, 1964), alors que A. Dain ne l'admettait que depuis la fin du XIII^{ème} siècle, pour se généraliser en des temps où "la collation d'un manuscrit réputé sur l'autre devint la loi de la philologie". Par le jeu de cette "transmission horizontale" ou contamination, remontant aux origines de la tradition byzantine, les schémas de familles sont brouillés, en sorte que des leçons anciennes peuvent s'être glissées jusque dans des témoins tardifs, qu'il faut dès lors prendre aussi en compte. Ainsi R. D. Dawe a fait l'édition Teubner de Sophocle avec de 16 à 20 manuscrits. Malgré tout, les cas de bonnes leçons conservées seulement dans des manuscrits tardifs sont rares et isolés.

Quels que soient les choix mis en œuvre pour le classement des manuscrits et la sélection des leçons, les spécialistes s'accordent à reconnaître qu'ils ne peuvent résulter de l'emploi d'une formule mathématique. Le classement des manuscrits, pour A. Dain, "est un art plus qu'une technique" et pour la critique des textes, un des responsables du Colloque sur la pratique des ordinateurs concluait qu'elle n'est pas "scientifique au sens étroit du terme: elle relève plutôt du domaine de l'ingénieur".

LA CRITIQUE VERBALE ET L'ETABLISSEMENT DU TEXTE

C'est là le point crucial du travail de l'éditeur. L'ensemble de son processus continue à susciter l'intérêt du monde savant, comme en témoigne l'impressionnante série de colloques nationaux ou internationaux consacrés à ces questions dans les dernières années. Ils ont donné lieu à des publications où, au milieu de beaucoup de redites inévitables, on trouve nombre de suggestions intéressantes.

En voici une liste, qui n'est sans doute pas complète:

1971 *La critica del texto* (Atti del secondo Congresso Internazionale...), Florence, 1139p. en 2 vol.

1979 *La pratique des ordinateurs...* (voir *supra*)

1986 *La critica textual y los textos clásicos*, Université de Murcie, 167p.

1987 *Text und Textkritik* (J. von DUMMER éd.), Berlin, Akademie-Verlag, 638p.

1989 *Editing Greek and Latin Texts*, 23rd Annual Conference on Editorial Problems (J. N. GRANT éd.), Un. of Toronto, XII-197p.

1992 *Les problèmes posés par l'édition critique des textes* (J. HAMESSE éd.), Louvain la Neuve, XIII-522p.

Quelques ouvrages moins volumineux n'en restent pas moins des points d'ancrage assurés:

Paul MAASS, *Textkritik*, Leipzig, Teubner, 1927 (un "classique", plusieurs fois réédité).

B. A. VAN GRONINGEN, *Traité d'histoire et de critique des textes grecs*, Amsterdam, 1963, 126p. (simple et clair: une très bonne initiation).

M. L. WEST, *Textual Criticism and Editorial Technique*, Stuttgart, Teubner, 1973, 155p. (clair et pratique).

L'établissement d'un texte critique comporte trois temps:

1° L'élimination des fautes des sources.

2° Le choix entre les leçons.

3° Le recours aux conjectures, si aucune leçon ne semble satisfaisante.

1. L'ÉLIMINATION DES FAUTES: "Le critique textuel est un pathologiste", écrit Martin West. C'est une loi sans exceptions qu'un texte se dégrade d'une copie à l'autre: il est facile d'en faire soi-même l'expérience. Et même, en avançant, les fautes de copie croissent en proportion géométrique. Aussi, une suspicion plus lourde pèse sur les copies les plus récentes, quoique celles-ci puissent être au bout d'une chaîne comportant peu d'intermédiaires. L'élimination de la plupart des fautes a été menée à bien par les éditeurs successifs, grâce à la connaissance des processus d'erreurs les plus courants et des facteurs psychologiques du travail de copiste. On peut relever dès 1904 l'admirable *Manuel de critique verbale* de Louis HAVET. (Paris, 1904)

B. A. van GRONINGEN, dans le *Traité* cité *supra* (p 88-102) récapitule les principales sources d'erreurs de copie: mélecture de l'onciale, ou de la minuscule, et mauvaise coupe des mots; fautes de "dictée intérieure" du scribe (iotacisme); erreurs sur les abréviations; inversion de lettres, de syllabes, de mots, voire de phrases; fautes grammaticales; omissions, particulièrement de petits mots, prépositions, conjonctions, particules, négations, etc.; saut du même au même; dittographie; introduction dans le texte de gloses marginales ou substitution de ces gloses à la leçon originale; insertion de remarques de lecteurs; fausse correction "savante", ou tout simplement effets de la fatigue ou de la distraction du scribe. La liste est longue,

elle n'est sûrement pas complète, mais elle ne porte pas condamnation de la corporation des copistes, moines ou écrivains professionnels, gens expérimentés, consciencieux et attentifs dans leur très grande majorité. Les éditeurs sagaces ont été assez nombreux depuis la Renaissance pour déjouer la plupart de ces pièges, mais on en découvre encore tous les jours...

2. LE CHOIX DES LEÇONS. C'est là que se distingue le vrai philologue, qui doit choisir entre deux ou trois variantes des témoins *a priori* également acceptables. Là, il n'est possible que de formuler quelques recommandations: ne pas donner d'emblée la préférence au manuscrit "le meilleur" ou "le plus ancien" ("recentiores, non deteriores", disait Pasquali). De fait, alors qu'on pouvait s'attendre à ce que la leçon beaucoup plus ancienne des papyrus soit meilleure que celle des manuscrits byzantins, c'est rarement le cas; ne pas privilégier non plus la leçon de la "majorité des témoins": un manuscrit, seul contre tous, peut avoir raison; tenir compte des habitudes de style de l'auteur, rechercher des expressions voisines chez lui ou chez ses contemporains; enfin, ne pas rejeter la *lectio difficilior*, compte tenu de la tendance instinctive du copiste à simplifier et à normaliser son texte.

Sur cette partie, qui est la plus personnelle du travail, nous n'en dirons pas plus. Tout est affaire de connaissance, d'expérience, de tempérament, et aussi de formation. On connaît des éditeurs "conservateurs", qui s'accrochent à la tradition au point de livrer un texte incompréhensible; d'autres toujours habités par le soupçon, et qui athétisent un passage sitôt que l'auteur emploie une expression qui ne leur paraît pas acceptable; d'autres encore, toujours prêts à substituer d'ingénieuses conjectures au texte reçu, qui s'en passerait bien. La sagesse, à coup sûr, est d'éviter de tels excès et de ne corriger que modérément et à bon escient. Mais il est vrai que souvent on ne peut éditer le texte tel qu'il nous a été transmis, soit que de proche en proche il ait été irrémédiablement gâté, soit que la faute remonte à l'archétype lui-même, soit encore qu'on ait affaire à deux recensions mélangées d'un même passage. Il faut alors recourir à une conjecture.

3. L'INVENTAIRE DES CONJECTURES ET LEUR EMPLOI. Dès l'antiquité les savants ont cherché à émender les passages fautifs. Ces travaux ont été énergiquement poursuivis du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, mais c'est dans la seconde moitié du XIX^{ème} que ces efforts ont atteint leur plus forte intensité, sous l'influence de la philologie germanique. Cette pluie de conjectures est maintenant à peu près tarie, économisant beaucoup de papier et de matière grise dépensée pour peu d'effet.

De fait, les conjectures les plus faciles et les plus sûres sont l'œuvre des éditeurs et des critiques expérimentés des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Beaucoup sont entrées définitivement dans les éditions (parfois à tort). D'autres, considérées comme possibles, sont mentionnées dans les apparats. Enfin, des listes en sont données, comme nous l'avons dit, dans certaines éditions, parfois dès la fin du siècle dernier. Il est rare de découvrir une variante vraiment suggestive dans ces *coniecturae minores*, mais la tâche de l'éditeur suppose qu'on en ait fait le

tour de manière aussi complète que possible. Et puis il n'est pas rare que l'attribution à tel savant du passé soit fautive, les éditeurs successifs se contentant de se copier l'un l'autre, ou qu'une conjecture ait été imaginée par un autre, à une date plus ancienne. Pour se retrouver dans ce monde des savants d'autrefois, un guide utile: F. G. ECKSTEIN, *Nomenclator Philologorum*, Leipzig, Teubner, 1871; réimp. Hildesheim, G. Olms, 1966.

On supposera maintenant que, sans tenir compte de vos prédécesseurs, vous vouliez réaliser par vous-même un inventaire complet des conjectures proposées au cours du temps. Notez que la bibliographie qui va suivre peut concerner n'importe quel autre genre de travail sur les auteurs grecs.

Des origines à 1790: FABRICIUS, *Bibliotheca Graeca (sive Notitia Scriptorum...)* 13 vol. Plusieurs fois réédité et mis à jour. Dernière édition: 1790. Le 13^{ème} volume est un index. Intéressant surtout pour les débuts des éditions et travaux critiques.

1700-1878: W. ENGELMANN – E. PREUSS, *Bibliotheca Scriptorum Classicorum.*, 8^{ème} éd., Leipzig, 1880, 1 vol. pour le grec. Intérêt historique de travaux dépassés.

1878-1896: R. KLUSMANN, *Bibliotheca Scriptorum Classicorum*, 2 vol. pour le grec. Certains travaux peuvent encore être utiles.

1896-1914: J. MAROUZEAU – S. LAMBRINO, *Compléments de Bibliographie Classique*, tome I (auteurs), Paris, 1951.

1873-1956: BURSIAN – KROLL, *Bibliotheca Philologica Classica*, (bibliographie annuelle), plus *Jahresberichte über die Fortschritte der cl. Altertumswissenschaft*, Berlin et Göttingen: étude chaque année de quelques thèmes ou auteurs particuliers et analyse critique des études jusqu'au rapport précédent. La formule est reprise avec moins d'ampleur dans la revue LUSTRUM.

1914-1924: J. MAROUZEAU, *Dix années de bibliographie classique*, 2 vol. (=Ann. Philol., T. 2).

Depuis 1928: *L'ANNÉE PHILOLOGIQUE* (annuel) (t. 3 = 1924-27)

Pour faire la liaison entre le dernier tome paru de l'*Ann. Phil.* et la plus proche actualité, la revue GNOMON publie plusieurs listes bibliographiques dans l'année.

Il est recommandé de conduire sa recherche de bibliographie en remontant le temps, les ouvrages les plus utiles risquant d'être plus récents.

Ce travail de rassemblement et d'examen des conjectures achevé, on a établi le texte tel qu'il sera imprimé. Le plus simple pour cela sera de reprendre le modèle primitif et de reporter les modifications, comme on le fait pour des corrections typographiques, mis à part les passages où les changements seront trop importants et où un nouveau texte sera rédigé. Il faudra aussi tenir compte des usages de la collection où ce texte sera éventuellement publié (chiffre, alinéas, majuscule ou non après un point, disposition des répliques dans un texte théâtral, etc.)

LA RÉDACTION DE L'APPARAT CRITIQUE

L'apparat (qui sera toujours rédigé sur des feuillets à part) est destiné à fournir au lecteur tous les éléments de la tradition, et éventuellement certaines conjectures de philologues. Il doit être à la fois bref, complet et clair:

- *bref*, pour des raisons d'économie: d'où l'emploi du latin et d'un langage abrégé et conventionnel;
- *complet*, rendant compte de toutes les leçons de toutes les sources choisies par l'éditeur.
- *clair*, enfin, pour ne jamais laisser le lecteur dans l'incertitude sur les leçons de chaque témoin.

La forme de l'apparat peut présenter quelques variations d'une collection à une autre, mais l'accord général réalisé sur des principes communs permet à tout utilisateur de déchiffrer l'apparat de toute édition critique. Cet accord ne s'est pas fait en un jour, et le chemin a été long. Quelques dates:

L HAVET, *Règles et recommandations pour éditions critiques*, Paris, B. L., 1924.

1929: *Accademia dei Lincei: Norme per i collaboratori all'edizione nazionale dei classici greci e latini*, Rome.

1932: *Union Académique Internationale. Emploi des signes critiques. Disposition de l'apparat dans les éditions savantes de textes grecs et latins* (BIDEZ, DRACHMANN et HUDE), Paris.

1938 2^{ème} éd. de l'ouvrage précédent (DELATTE et SEVERYNS), Bruxelles.

1972: J. IRIGOIN, *Règles et recommandations pour les éditions critiques* (série grecque), Paris, Belles Lettres.

Ce dernier volume, rédigé à l'intention des collaborateurs de la Collection des Universités de France (Budé), a connu une large diffusion. Il est d'un usage assez général pour me dispenser de reprendre tout ce que l'on trouvera avec la plus grande précision dans ce petit volume. Je me contenterai ici de quelques remarques marginales.

- une édition critique comporte obligatoirement une *Notice* sur les problèmes de l'établissement du texte (en latin ou dans la langue de l'éditeur). Elle indiquera, au moins brièvement, les manuscrits utilisés, les raisons de leur choix, éventuellement un *stemma*, les partis adoptés par l'éditeur, la mention des éditions antérieures et des principaux travaux consultés.
- une page des Sigles (également en latin), située avant la *Notice* ou entre la *Notice* et le texte, indiquera les manuscrits (ou papyrus) dont les leçons se retrouveront obligatoirement dans l'apparat (sauf ceux qui seront signalés comme rarement mentionnés). Les Sigles (de préférence des capitales romaines) qui représenteront chaque témoin seront, autant que possible, ceux des éditions antérieures, consacrés

par l'usage. Pourront être cités sous forme abrégée quelques éditions de références ou noms de philologues (Wil. = Wilamowitz). Voir IRIGOIN, p. 7.

- Pour la *présentation du texte*, cf. Irigoin, pp. 8-24.
- L'apparat critique se décompose en *unités critiques* (voir Irigoin, p. 31-34). Chacune concerne *une* variante (en principe, un mot): elle comprend: la référence chiffrée au texte; le *lemme*, c'est-à-dire la forme éditée; sa ou ses sources, manuscrit(s), citateur ou auteur de la conjecture. Deux points précèdent les leçons écartées, dans l'ordre d'éloignement croissant du lemme, avec leurs supports. Pour les très nombreux cas particuliers, nous renvoyons à J. Irigoin. On trouvera ci-dessous la liste des abréviations latines les plus couramment utilisées dans l'apparat critique, tirée du même traité avec l'aimable autorisation de l'auteur. (*op. cit.*, p. 47)

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS D'APPARAT

a. c.	ante correctionem	interp.	interpunctit
		iter.	iteravit
add.	addidit	lac.	lacuna
adn.	adnotationem	litt.	litterae
alt.	alterum	mg.	(in) margine
cett.	ceteri	om.	omisit
cod. codd.	codex, codices	p.c.	post correctionem
coll.	collato, collata	pr.	prius
coni.	coniecit	prop.	proposuit
corr.	corrector	ras.	(in) rasura
def.	deficit	recc.	recentiores
del.	deleuit	rell.	reliqui
des.	desinit	secl.	seclisit
dett.	deteriores	s.l.	supra lineam
dist.	distinxit	suppl.	suppleuit
dubit.	dubitanter	susp.	susplicatus est
ed., edd.	editio, editor, editiones, editores	tert.	tertium
ed. pr.	editio princeps	test.	testimonia, testes
		transp.	transposuit
		transt.	transtulit
excl.	exclisit	uett.	ueteres (editores, editiones)
fort.	fortasse	uid.	uidetur
gr.	γράφεται		
inc.	incipit		
ind.	indicauit		

Remarque: Les abréviations des formes verbales s'emploient indifféremment pour la 3^{ème} personne du singulier ou pour celle du pluriel. A la 1^{ème} personne du singulier, on écrit la forme en toutes lettres: *addidi*, *deleui*, *distinxi*, etc.

On rappellera qu'à côté de l'apparat de type Budé, plusieurs collections utilisent un apparat de type *négatif*, qui, sauf risque d'équivoque, ne reproduit pas le *lemme*, mais seulement les leçons rejetées avec l'indication de leurs sources: c'est le cas, avec de légères variantes, des éditions Teubner et des Oxford Classical Texts.

Pour des besoins particuliers, on peut concevoir des aparats d'un autre type, comme le Pindare de Tycho Mommsen, qui donnait les leçons des 160 manuscrits du poète. Mais on ne peut plus considérer comme de véritables éditions critiques celles qui se contentent d'un choix de variantes (éditions Loeb), ou d'une utilisation minimale des manuscrits, comme l'Eschyle de Paul Mazon ou les *Vies* de Plutarque de R. Flacelière. Les exigences philologiques du monde savant se sont haussées maintenant à un niveau plus élevé.

La préparation du manuscrit pour l'impression

C'est une tâche qu'il ne faut pas négliger: un manuscrit bien préparé réduit dans une forte proportion les frais de correction, toujours à la charge de l'auteur. C'est d'autant plus important pour l'édition de textes grecs, qui met en jeu plusieurs types de machines. Il existe quelques ouvrages d'assistance au futur éditeur: O. STAEHLIN, *Praktische Editionstechnik*, Leipzig, Teubner, 1914, réimp. 1968.

E. RAGON, *L'art de se faire imprimer*, s.l. n.d.

E. HALKIN, *La technique de l'édition*⁴, Bruges, Desclées, 1946.

Prévoir la "signalisation": titre courant, divisions d'un texte de prose, et préparer les *indices* (à chiffrer sur épreuves).

La saisie du texte informatisé sur disquette permet d'importantes économies d'impression. Mais la combinaison du texte et de l'apparat semble susciter des difficultés encore mal résolues il y a quelques années (voir P. PETITMENGIN, dans *La pratique des ordinateurs*, (p. 275-76).



Les préceptes rassemblés dans les pages qui précèdent pourraient faire croire que la technique de l'édition de textes présente des difficultés presque insurmontables. Ce n'est pas du tout le cas, et en plaçant la barre un peu haut je ne voudrais aucunement décourager des vocations naissantes. Comme tout "métier", l'édition de textes demande un apprentissage. Il est pour cela des lieux privilégiés, comme, en France, la quatrième section de l'École Pratique des Hautes Études, dans l'enceinte de la Sorbonne, ou le foyer accueillant aux hellénistes de la section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. Mais il existe maintenant

des instruments de travail remarquables, il existe toujours de par le monde de la philologie des chercheurs prêts à aider des confrères moins expérimentés, et suffisamment d'éditions critiques de bonne qualité pour fournir des modèles à méditer et à imiter. Beaucoup d'éditions critiques actuelles sont vieilles et demandent des remplaçantes: il ne manque pas de chantiers à ouvrir. L'auteur d'une édition critique soignée se gagne, souvent sans le savoir, la gratitude de nombreux chercheurs de tous pays qu'il a aidés dans leur travail. A la tranquille satisfaction de l'artisan au terme de la tâche bien remplie s'ajoute le plaisir du service rendu à la communauté des philologues.